

L'agriculteur québécois : de l'allusion à l'illusion

Jean Nadeau

Volume 27, numéro 70, 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021593ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021593ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Nadeau, J. (1983). L'agriculteur québécois : de l'allusion à l'illusion. *Cahiers de géographie du Québec*, 27(70), 117–121. <https://doi.org/10.7202/021593ar>

L'AGRICULTEUR QUÉBÉCOIS: DE L'ALLUSION À L'ILLUSION

par

Jean NADEAU

*Programme A.T.D.R.,
Université Laval, Sainte-Foy, Québec, G1K 7P4*

*
* *

C'est nous qui accomplissons le mieux le précepte divin: Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front.

Henri PRAT, *L'homme et le sol*
(Létourneau, 1968, p. 379)

... où l'on ne savait plus ce que l'on admirait, tant étaient confondus en une très parfaite entente l'éclatement fécond de la libre nature, l'effort savant de l'homme pour la régler.

André GIDE, *L'immoraliste*
(Braibant, 1939, p. 20)

Alors que l'agriculture, au même titre que de nombreuses autres activités, semble de plus en plus affectée par ce qui est couramment appelé *la crise*, il est intéressant de se questionner sur l'image que renvoie cette activité. En ce sens, on ne peut s'empêcher de souligner une constante dans l'histoire de l'agriculture. Celle-ci tient à la récurrence d'un discours qui clame les vertus de cette activité de même que les mérites de ceux qui la pratiquent.

Si le discours parlé est moins aisément saisissable, l'écrit, par contre, se prête plus facilement à l'introspection. Que ce soit dans la littérature (voir Cocula et Guillaume, 1976), l'histoire ou encore dans les documents issus des fonctionnaires de l'État, on relève de nombreux passages qui estompent la condition réelle de l'agriculteur. Serait-ce, comme le disent Cocula et Guillaume (1976, p. 10): « parce que trop souvent on la méconnaît, (qu') on idéalise à outrance la vie paysanne et (que) l'on omet totalement d'en souligner les aspects négatifs et les dures contraintes » ? (Les parenthèses sont ajoutées.)

Dans le cadre de l'étude des conditions réelles de ces travailleurs de la terre, il est apparu opportun de retracer certaines *images* qui ont, tout au long de son histoire, dépeint l'agriculteur québécois, et dont on l'affuble encore¹. Certes, le ton en a changé mais il demeure que, fondamentalement, la situation de l'agriculteur est toujours idéalisée.

D'HABITANT À CHEF D'ENTREPRISE OU L'ALLUSION DISCURSIVE²

Selon Fillion (1965, p. 29) il semble qu'en Nouvelle-France, le terme habitant ait d'abord, en accord avec son sens premier, désigné celui qui habite le pays. Par la suite, la définition s'est enrichie peu à peu d'une « spécification coloniale pour désigner l'homme *habitué*, établi au pays sur une habitation » (*idem*), établissant ainsi une distinction fondamentale avec les *hivernants* de passage dans la colonie. Bien qu'il soit difficile de dater avec exactitude l'apparition du mot habitant pour désigner spécifiquement le cultivateur, Fillion (1965, p. 41) note qu'au XVIII^e siècle : « d'Aleyrac, Franquet et Kalm nous paraissent s'entendre sur un sens précis du mot habitant : celui qui cultive la terre ». C'est donc à cette définition que nous nous référons en parlant de l'habitant québécois.

Il est intéressant de considérer avec quelle intégrité l'image de ce dernier a traversé l'histoire. Qu'on se réfère aux écrits de Lacasse (1880), de Bouchard (1944), de Chicoine (1948), de Groulx (1953), de Séguin (1963) ou, plus près de nous, à ceux de Monière (1977), tous colportent, à des degrés divers bien sûr, l'idée d'une liberté et d'une indépendance qui seraient la marque de l'habitant.

En effet, « personne sur terre n'est plus indépendant que l'habitant » (Lacasse, 1880, p. 11). « En étant chez vous, vous avez tous les avantages possibles. Vous êtes libres de la belle liberté des enfants de Dieu; vous n'êtes sous la dépendance de personne; votre genre de vie vous assure une bonne santé, l'un des plus précieux dons; et vous avez par surcroît un brevet de longue vie » (*ibid.*, pp. 13 et 14). Aurait-on idée de rapprocher l'habitant québécois du paysan français, qu'être considéré comme tel au Canada : « ce ne serait pas avancer, ce serait rétrograder » (Bouchard, 1944, p. 35). Bougainville écrit en 1757 que :

« les simples habitants du Canada seraient scandalisés d'être appelés paysans. En effet, ils sont d'une meilleure étoffe et ont plus d'esprit, plus d'éducation que ceux de France. Ils ne paient aucun impôt et vivent dans une espèce d'indépendance » (*ibid.*, p. 31).

Toujours en parlant du cultivateur de la Nouvelle-France, Robert-Lionel Séguin (1963, p. 13) renchérit en ces termes :

« En Europe, le paysan est trop souvent un métayer, voire même une sorte de serf médiéval qui ne se serait pas encore complètement prévalu de l'ordonnance de 1315. Tout au contraire, le Canadien ne dépend de personne : maître de son sol, c'est un petit seigneur dans la seigneurie. Aussi, le verrons-nous s'empanacher de son titre d'*habitant*, qui signifie possesseur de la terre ».

Si l'utilisation du vocable *habitant* était encore de mise jusqu'à récemment, l'emphase qu'on attachait à ce *titre* n'en ternissait pas. En effet, l'abbé Arthur Maheux, dans le numéro de décembre 1942 du *Bulletin des agriculteurs*, écrit en des termes où l'ethnocentrisme est teinté d'un racisme évident. Selon lui, ce titre d'habitant :

« a une noblesse certaine; il dépasse de beaucoup celui du paysan. Aussi, toi, mon habitant, tu as ta noblesse et c'est ce que j'aime beaucoup dans ta situation. Tu n'es pas comme les

autres, comme les paysans d'Europe, par exemple, surtout comme les parias d'Asie, comme les péons du Mexique. Ton domaine est d'ordinaire assez grand pour qu'on t'estime un Seigneur » (Bouchard, 1944, pp. 32 et 33).

Petit à petit, avec le développement de l'économie, le discours se modifie quelque peu. D'une part se retrouvent souvent opposés l'un à l'autre l'agriculteur, magnifié pour son indépendance, et l'ouvrier d'usine relégué au rang d'esclave. D'autre part, le travail vivifiant des campagnes alterne avec celui dégradant des villes; le premier préservant « les peuples du déchet humain rapide qui pourrait résulter du développement industriel exagéré » (Chicoine, 1948, p. 50). Ainsi, pour parer à l'exode rural, le discours des missionnaires-colonisateurs tel l'abbé Georges-Marie Bilodeau (1931, p. 165) soutient-il, sous un thème aussi évocateur que celui de *la vengeance de la terre*, que l'abandon de celle-ci : « presque toujours entraîne une déchéance. Physiquement, à côté du travailleur qui, en plein air, accomplit des besognes saines, l'ouvrier d'usine, le garçon de bureau paraît quelqu'un d'amointri »³.

Puisqu'il est question des vertus du travail de la terre face à celui de l'industrie, il semble opportun d'examiner ce qu'en dit Lionel Groulx. Cela, d'autant plus qu'il met en exergue une *évidence* encore repérable de nos jours à savoir : la fréquente opposition du travail agricole *entier* et du travail industriel taylorisé. Dans un discours prononcé lors d'un congrès de la Fédération de l'U.C.C. du Saguenay, Groulx (1953, pp. 137 et 138) insiste sur le fait que :

« Par votre qualité de classe moyenne, de petits patrons, et à mesure que la grande industrie prolétarise notre malheureux peuple, et que la plus grande partie de la production nous échappe, votre mérite et votre bonheur, ce sont de représenter, dans la nation, la plus large équipe de producteurs et d'hommes libres; c'est de constituer une digue contre notre complet esclavage. Vous êtes nos dernières réserves, nos suprêmes retranchements. L'ouvrier, de plus en plus confondu avec la machine, ne pourra s'empêcher d'appartenir à une forme inférieure de la civilisation qui est la civilisation de quantité; par votre genre de vie, par la liberté qu'il vous faut, tout comme par l'appel qu'il fait constamment à votre esprit, pour l'administration de votre petit domaine et pour l'amélioration de vos méthodes et de vos techniques, vous appartenez à la plus haute forme de civilisation : celle de la qualité ».

Un tel laïus qui joue les cordes sensibles de la liberté et de la propriété privée se fait en outre l'écho d'un discours apparu à la fin du XIX^e siècle et qui colporte les premiers éléments d'une rationalité économique. Bien que les spécialistes en agronomie n'apparaissent officiellement qu'en 1913 (Jean, 1976, p. 3), certains « agronomes », plutôt journalistes et enseignants, tentaient déjà depuis quelque temps de diffuser de nouvelles pratiques culturelles dans les campagnes. Mais l'État, par le biais de la reconnaissance officielle des agronomes, récupère cette pratique diffuse. En créant le premier réseau d'agronomes, l'État vise un objectif précis, celui de l' : « augmentation de la production par une agriculture rationnelle qui nécessite la diffusion et la vulgarisation des connaissances agricoles » (*ibid.*, p. 8). Cet objectif donne naissance à un nouveau langage dont on retrouve la trace tout au long du XX^e siècle. Dorénavant, les avantages moraux de « l'agriculture traditionnelle » feront place aux avantages économiques d'une « agriculture rationnelle » (*ibid.*, p. 189). Ainsi, la terre devient une machine à produire, « un facteur de production » (Létourneau, 1941, p. 9). Du même coup apparaissent des qualificatifs tels : « cultivateurs de progrès » (Gérin, 1948, p. 120), « chefs de famille supérieurement doués » (*ibid.*, p. 148), « hommes nouveaux » (Magnan, 1941, p. 66), « cultivateurs progressifs » (*ibid.*, p. 16), etc.⁴

Symptôme des temps, ou encore de la politique, l'agriculteur est devenu, à l'instar de son homologue de la petite et moyenne entreprise (PME), un véritable « chef d'entreprise » (Lapointe, 1981, p. 16). À l'image de celui-ci, *l'agriculteur dynamique* :

« est ambitieux et se fixe de nouveaux objectifs. Il ne se contente pas d'avoir atteint un certain niveau, mais il continue d'avancer et de suivre l'évolution de l'agriculture. Il a un bon jugement et le sens des affaires. C'est un bon administrateur qui sait prendre les bonnes décisions parce qu'il est un bon gestionnaire » (*idem*).

L'utilisation d'un pareil langage est symptomatique de la situation dans laquelle se retrouve l'agriculteur. Pour lui, l'augmentation de la productivité est virtuellement une question de survie. Le discours qui sacre l'agriculteur *chef d'entreprise* ne reposerait-il alors que sur une apparente évidence ? Ne serait-ce qu'un euphémisme du langage ?

En ce sens, la présente digression semble recevable. Il est intéressant d'établir un parallèle, dans un contexte qui est celui de la rationalité politique, entre le discours qui valorise les dirigeants des petites et moyennes entreprises (PME) ou ce qu'il conviendrait d'appeler *l'élite financière francophone* et celui concernant le « professionnel de l'agriculture » (Drummond, 1976). Le premier, à n'en pas douter, tient une place de choix dans le projet nationaliste des actuels dirigeants québécois, du moins en ce qui a trait à l'affirmation du Québec sur le plan économique. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire l'énoncé de politique économique *Bâtir le Québec*. Ce projet nationaliste, celui de la construction d'un État, compte de nombreux volets parmi lesquels celui mis en branle par le ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation (MAPAQ) et qui vise à l'autosuffisance alimentaire du Québec. Dans un tel contexte, il semble que l'attention accordée aux agriculteurs du Québec est non négligeable comme tend à le prouver, entre autres mesures, l'adoption de la loi 90 sur la protection des terres agricoles réclamée depuis longtemps par l'Union des producteurs agricoles (UPA).

Pareille argumentation n'est pas à rejeter du revers de la main. Elle n'est peut-être pas strictement déterminante dans l'élaboration du discours mais elle est là, s'offrant comme élément de réflexion, comme amplificateur potentiel du discours.

LE BÂTI DES PAYSAGES OU L'ILLUSION VISUELLE

Mais, par ailleurs, n'y a-t-il que le langage sur lequel puisse s'appuyer l'illusion ? En fait, il appert que le paysage peut fonctionner en trompe-l'œil. L'ouvrier qui s'active à l'intérieur des murs de l'usine travaille certes, mais sa capacité transformatrice reste dissimulée à l'œil. L'agriculteur quant à lui modèle le paysage. D'ailleurs, ne dit-on pas de lui qu'il en est le jardinier ? Ce rôle d'aménagiste du paysage prend, depuis quelques années, une importance particulière par le biais de ce que Kayser (1973, p. 7) identifie comme étant le « second processus général de l'intégration » de l'espace rural à savoir : la commercialisation de ce dernier par le biais du tourisme. Dans l'opération marketing qui en découle, la valeur du cadre agricole est explicitement reconnue d'autant plus que les fonctionnaires de l'État insistent sur « la nécessité d'y maintenir une certaine agriculture pour la qualité du paysage... » (OPDQ, 1979, p. 49).

L'image devient plus nette. Le travail de l'agriculteur se trouve réfléchi par le territoire, ce qui semble perpétuer, du moins est-ce l'impression qui s'en dégage, une relation organique séculaire entre la nature et les hommes. Mais, qu'en est-il exactement ? S'il ne s'agissait que d'une illusion d'optique...

NOTES

¹ Ce cadre consiste dans une recherche de maîtrise en préparation au programme « Aménagement du territoire et développement régional » et qui s'intitule provisoirement *De la soumission du travailleur de la terre à l'aliénation du territoire agricole: le cas de l'agriculture québécoise*.

² Il n'est ici nullement question d'une analyse exhaustive du discours qui a caractérisé le travailleur de la terre, des débuts de la colonie jusqu'à nos jours. Il s'agit plutôt de relever certains clichés qui ponctuent habituellement les écrits des auteurs qui traitent d'agriculture et de ceux qui en vivent.

³ Bien qu'un tel discours empreint d'idéologie agriculturiste soit diffusé par des religieux dans le but premier de ne pas voir leur rôle remis en question à la suite de la désertion des campagnes, il demeure néanmoins que les stéréotypes idéalisant la condition de l'agriculteur y sont entretenus.

⁴ Pareilles images ne vont pas sans introduire une distinction entre agriculteurs *progressistes* et *retardataires* qui est encore largement reproduite de nos jours, ici comme ailleurs (Lapointe, 1981; Beers éd., 1970). Il s'agit là, avant tout, d'une vision *culturelle* qui fait fi de l'expérience économique de l'agriculteur et de sa rationalité propre. C'est donc dire, entre autres, que la question de l'accessibilité au crédit, de même que celle du choix délibéré de résister à l'intégration marchande sont carrément escamotées.

RÉFÉRENCES

- BEERS, Howard W. (éd.) (1970) *Indonesia; Resources and their Technological Development*. Lexington, University Press of Kentucky, 282 p.
- BILODEAU, Georges-Marie (1931) *Le vrai remède*. Québec, L'Action sociale limitée, 170 p.
- BOUCHARD, Georges (1944) *Habitant ou paysan. Mémoires de la société royale du Canada*, 38 (1): 27-35.
- BRAIBANT, Marcel (1939) *Les paysans d'aujourd'hui*. Paris, Mercure de France, 239 p.
- CHICOINE, Fidèle (1948) *Précis de doctrine rurale à l'usage des Canadiens français*. Montréal, Éditions franciscaines, 255 p.
- COCULA, Bernard et GUILLAUME, Sylvie (1976) *Les paysans*, Bordeaux, Delagrave, Collection G. Belloc, 128 p.
- DRUMMOND, Kevin (1976) Allocution prononcée à l'occasion des « Journées provinciales de la relève agricole » tenues au Manoir du Lac Delage, le 5 novembre 1976.
- FILLION, Konrad (1965) *Essai sur l'évolution du mot habitant (XVII^e-XVIII^e siècles)*. Québec, université Laval, Département d'histoire, mémoire de licence non publié, 53 p.
- GÉRIN, Léon (1948) *Le type économique et social des Canadiens*. Montréal, Éditions de l'Académie canadienne-française, 218 p.
- GROULX, Lionel (1953) *Pour bâtir*. Montréal, L'Action nationale, 217 p.
- JEAN, Bruno (1976) *Les idéologies éducatives agricoles 1860-1890 et l'origine de l'agronomie québécoise*, Québec, Cahiers de l'Institut supérieur des sciences humaines (ISSH), n° 7, 237 p.
- KAYSER, Bernard (1973) *Le nouveau système des relations villes-campagnes. Espaces et Sociétés*, 8: 3-14.
- LACASSE, Zacharie (1880) *Une mine produisant l'or et l'argent découverte et mise en réserve pour les cultivateurs seuls*. Québec, Darveau, 272 p.
- LAPOINTE, Raynald (1981) *Traits de caractère pour réussir en agriculture. L'agriculteur professionnel (région 12)*, 11 (1): 16-17.
- LÉTOURNEAU, Firmin (1941) *Au service de l'agriculture*. Québec, La corporation des agronomes du Québec, 163 p.
- LÉTOURNEAU, Firmin (1968) *Histoire de l'agriculture (Canada français)*. Sans lieu, ni éditeur, 398 p.
- MAGNAN, Jean-Charles (1941) *Programme général à l'usage des écoles moyennes et régionales d'agriculture*. Québec, ministère de l'Agriculture et de la Colonisation, 111 p.
- MONIÈRE, Denis (1977) *Le développement des idéologies au Québec*. Montréal, Éditions Québec/Amérique, 381 p.
- OPDQ (1979) *Orientations de développement de la région de Québec*. Collection: les schémas régionaux, 81 p.
- SÉGUIN, Robert-Lionel (1963) *L'habitant québécois au XVII^e siècle*. Québec, université Laval, Département d'histoire, thèse de doctorat, 999 p.